

INTRODUCTION

L'ITALIE ET L'ANTIQUITÉ DU SIÈCLE DES LUMIÈRES À L'ÉPOQUE FASCISTE : MODÈLES, HÉRITAGES, RUPTURES

Plus qu'ailleurs en Europe, l'Antiquité est au centre des arts, de la culture et de la politique en Italie. Aussi, le présent ouvrage rassemble-t-il des contributions concernant les relations qu'établissent la pensée, la politique et les arts italiens avec l'Antiquité entre le Siècle des Lumières, moment où émerge le *Risorgimento* qui s'épanouit au XIX^e siècle, aboutissant à l'unité nationale, en passant par la Grande Guerre, première grande épreuve collective vécue par les Italiens depuis l'Unité et se terminant à l'époque fasciste qui fait de l'Antiquité romaine une référence importante. La période choisie débute vers 1720, année qui voit la naissance de Piranèse. Elle se clôt au moment de l'effondrement du régime fasciste, conséquence de ses choix en matière de politique internationale. L'Italie de cette période connaît des évolutions historiques multiples au point de donner par moments le sentiment d'un bégaiement de l'histoire entre les États italiens du XVIII^e siècle et ceux de la Restauration.

Le traité d'Utrecht de 1713 et celui de Rastadt de 1714, en mettant fin à la guerre de Succession d'Espagne, signifient la fin de deux siècles de puissance espagnole en Italie au profit des Habsbourg de Vienne. L'empereur Charles VI récupère le Milanais, les présides de Toscane, le royaume de Naples et la Sardaigne alors que la Sicile est dévolue au duc Victor-Amédée II de Savoie qui acquiert à ce moment-là le titre de roi. Les ambitions quelque peu démesurées du cardinal Alberoni, principal ministre de Philippe V d'Espagne, qui croit, en 1717-1718, pouvoir revenir à l'ordre espagnol, n'aboutissent qu'à un échec que sanctionne la paix de 1720. Désormais, la puissance politique est signifiée depuis Vienne. L'issue de la guerre de Succession de Pologne (1733-1738) réduit quelque peu la puissance autrichienne dans la péninsule. Don Carlos de Parme accède au trône de Naples et François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse d'Autriche, succède au dernier des Médicis, Jean-Gaston, décédé en 1737. La paix d'Aix-la-Chapelle de 1748, au terme de la guerre de Succession d'Autriche, consacre le nouveau rapport de force dans la péninsule et lui assure une cinquantaine d'années de paix sous la surveillance des Habsbourg de Vienne. Ceux-ci administrent, plutôt bien, le Milanais. Les grands-ducs de Toscane François, mais surtout Léopold à partir de 1765, illustrent

l'Illuminismo italien que des réformateurs tels Giambattista Vico (1668-1744) et Pietro Giannone (1676-1748) ont tenté d'activer dans le royaume de Naples où les Bourbons règnent, liés à Madrid et à Versailles par le Pacte de famille de 1761.

C'est le moment d'un renouveau de l'attention portée au patrimoine antique et aux études classiques. Dès 1710, dans *De l'antique sagesse de l'Italie* que Michelet traduit en français en 1835, Vico réfléchit sur la philologie et l'histoire. « Avant l'empereur Adrien, les mots *ens*, être, *essentia*, essence, *substantia*, substance, *accidens*, accident, étaient inusités chez les Latins parce qu'on ne connaissait pas la *Métaphysique* d'Aristote. Depuis cette époque, elle attira l'attention des savants, et ces termes devinrent vulgaires. Ainsi, ayant remarqué que la langue latine abondait en locutions très savantes, et que d'un autre côté, l'histoire nous atteste que les anciens Romains, jusqu'au temps de Pyrrhus, ne songèrent qu'à l'agriculture et à la guerre, j'en induisais qu'ils avaient reçu ces termes de quelque autre nation éclairée, et qu'ils s'en servaient à l'aveugle. De ces nations éclairées dont ils auraient pu les recevoir, je n'en trouvais que deux, les Ioniens et les Etrusques ». L'érudition connaît de grandes productions. Ainsi, le père Antonio Muratori (1672-1750), archiviste et bibliothécaire du duc de Modène publie, entre 1723 et 1738, les 28 volumes de ses *Rerum Italicarum Scriptores*.

Sur le plan patrimonial, le roi Charles VII de Bourbon, souverain de Naples et de Sicile et futur Charles III d'Espagne, fait entreprendre des fouilles à Pompéi en 1748 et le pape Benoît XIV interdit, en 1750, toute utilisation du Colisée comme carrière de pierres et réserve de briques. Déjà en 1724, le duc François I^{er} de Bourbon-Parme, propriétaire des jardins Farnèse sur le Palatin, a demandé au comte Suzzani, à Ignazio de Santis et à l'abbé Francesco Bianchini d'entreprendre des fouilles dans la demeure des Césars. Ces travaux sont repris un demi-siècle plus tard par l'abbé Rancoureuil. Mais « l'antiquomanie » gagne l'Europe. Les Anglais Richard Boyle et le comte Burlington fondent en 1735 la *Society of Dilettanti*, première association d'antiquaires ce qui fait écrire à Montesquieu, pourtant peu suspect d'être systématiquement hostile aux sujets de Sa Majesté britannique, que « les Anglais enlèvent tout d'Italie : tableaux, statues, portraits. [...] Cependant, les Anglais enlèvent rarement du bon. Les Italiens s'en défont le moins qu'ils peuvent et ce sont des connaisseurs qui vendent à des gens qui ne le sont pas. Un Italien vous vendrait plutôt sa femme en original qu'un original de Raphaël ». Ce sont d'ailleurs des mécènes anglais qui financent les travaux à la *Villa Adriana* en 1767 et sur la *via Appia* en 1771.

Les princes et les papes poursuivent une politique muséographique entamée à la Renaissance. En 1559, Rome compte 90 collections privées mais ouvertes au public dont celle du Capitole créée par Sixte IV (1471-1484) et celle du Belvédère initiée par Jules II (1503-1513). L'édification de la villa-musée sur la *via Salaria* par Clément XI (1700-1721), la transformation de la *Villa Pinciana* en musée par les frères Asprucci, architectes du prince Borghese continuent la tradition pontificale. Les papes Clément XIV (1769-1774) et Pie VI (1775-1799) fondent le musée Pio-Clementino du Vatican

dont Gian Battista Visconti, puis son fils Ennio Quirinio, reçoivent la direction. Pie VI encourage les fouilles archéologiques comme celles de la cité d'Osticoli dans le Latium et du tombeau des Scipions découvert en 1780. Les artistes ne s'y trompent pas. Piranèse sait magnifier le patrimoine antique de Rome en publiant dès 1744 *Diverses vues de Rome anciennes et modernes*, puis en 1756 son premier volume des *Antiquités romaines*. Le retentissement de cet ouvrage est important dans les milieux cultivés européens habitués au Grand Tour passant par l'Italie. Il réhabilite les ruines antiques au moment des premières visites de Pompéi. De plus, il se rend en Grande Grèce et ramène vingt planches de dessins de Paestum. Si les œuvres de Pannini, pensionné par le duc de Choiseul, ambassadeur du roi de France à Rome, participent également à cet engouement, l'art antique reçoit son premier théoricien en la personne de Johann Joachim Winckelmann qui, installé à Rome en 1755, devient le bibliothécaire du cardinal Albani et rédige son *Histoire de l'art antique chez les Anciens*. Sa mort tragique, assassiné par un inconnu, mit un terme brutal à une œuvre d'études sur l'Antiquité en Italie. C'est d'ailleurs bien au milieu des ruines antiques que Édward Gibbon envisage d'écrire son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* comme il l'exprime dans ses Mémoires. « C'est à Rome, le 15 octobre 1764, alors que je méditais dans les ruines du Capitole et que les moines chantaient vêpres, pieds nus dans le temple de Jupiter, que l'idée d'écrire l'histoire du déclin et de la chute de la Ville éternelle se fit jour en moi pour la première fois ».

Au cours des années 1790, la Révolution française met fin à la stabilité politique italienne inaugurée par le traité d'Aix-la-Chapelle. La campagne de Bonaparte de 1796-1797 provoque le renversement de l'ordre politique de la péninsule même si elle n'aboutit qu'à la formation d'éphémères Républiques-sœurs. Alors que l'article 8 de l'armistice de Bologne avec le pape Pie VI oblige le Saint-Siège à fournir tableaux, statues, vases et bustes dont ceux de Junius Brutus et Marcus Brutus, ce que confirme la paix de Tolentino de février 1797, la République romaine est proclamée sur le Capitole et la fête de la Régénération est organisée dans la basilique de Maxence en février 1799. Mais ce premier ordre français laisse avant tout le souvenir des réquisitions et des profanations d'églises. La victoire de Marengo, le 14 juin 1800, établit un ordre un peu plus durable dans la péninsule. Le premier consul, puis empereur des Français, simplifie le cadre politique italien. Il confie le royaume d'Italie à son beau-fils, Eugène de Beauharnais, fondateur du musée épigraphique d'Aquilée et vice-roi qui fait preuve de qualités d'administrateur. Il place son frère Joseph à Naples, remplacé par son beau-frère Joachim Murat en 1808. Le reste de la péninsule est directement intégré à l'Empire français, y compris Rome devenue préfecture française en mai 1809 et où le préfet Camille de Tournon tente une administration rigoureuse car, selon la formule de Chateaubriand, « les Français de l'Empire eurent à réparer les ravages qu'avaient faits à Rome les Français de la République ». Les travaux de l'administration française autour de la colonne Trajane et sur le Forum ne doivent pas occulter les initiatives de Pie VII (1800-1823). Un décret papal de 1802 interdit toute

fouille et exportation d'objets sans autorisation, oblige les particuliers à dresser un inventaire de leurs collections, fonde le musée Chiaramonti. Les fouilles du Forum de Trajan, autour de la colonne, sont poursuivies et Stendhal s'en fait le témoin lors de ses *Promenades dans Rome* mais a des difficultés à admettre la part pontificale : « Les savants qui font imprimer les itinéraires de Rome n'obtiendraient pas la licence du *maestro del sacro palazzo* s'ils indiquaient les travaux exécutés par ordre de Napoléon. Tous ces grands ouvrages, qui auraient immortalisé dix pontificats, sont censés avoir été faits d'après les ordres de Pie VII. » Les monuments antiques repaissent comme dans une nouvelle jeunesse comme le note François-René de Chateaubriand, ambassadeur de Charles X à Rome, écrivant à Juliette de Récamier le 11 avril 1829 : « Toutes les ruines semblent rajeunir avec l'année. Je suis du nombre. »

L'Italie de la Restauration, « simple expression géographique » selon la formule de Metternich consacrée par le congrès de Vienne, semble revenir à la situation d'avant 1796, les Républiques de Venise et de Gênes en moins, ce qui n'est pas une mince disparition. Laissons la parole à Mazzini décrivant l'Italie de son temps dans un article du 10 septembre 1845 publié dans le journal belge *La Revue indépendante*. Après avoir souligné que l'Italie a unifié deux fois l'humanité, la première fois par la Rome des empereurs, la seconde fois par celle des papes quand ils « n'avaient pas encore trahi leurs missions », Mazzini se lamente :

Nous n'avons pas de centre commun, pas de pacte commun, pas de marché commun. Nous sommes démembrés en huit États. [...] Un de ces États, comprenant à peu près le quart de la péninsule, appartient à l'Autriche ; les autres, quelques-uns par des liens de famille, tous par le sentiment de faiblesse, en subissent aveuglément l'influence.

La défaite française a effectivement replacé l'empire des Habsbourg au cœur de la péninsule. Vienne administre directement le royaume lombardo-vénitien. Des princes autrichiens règnent à Florence et à Parme. L'ordre autrichien se ressent jusqu'à Naples et Turin où les troupes autrichiennes interviennent en 1820 et 1821, tout comme à Parme et dans les légations pontificales d'Émilie-Romagne et des Marches en 1831. Les hommes du *Risorgimento* ont la nostalgie de la grandeur antique et de l'image de Rome qu'elle véhicule. Giuseppe Garibaldi le proclame dans ses *Mémoires*. « Loin de s'amoindrir, mon amour pour Rome s'est accru par l'éloignement et par l'exil. Souvent, bien souvent, de l'autre côté des mers, à trois mille lieux d'elle, je demandais au Tout-Puissant de la revoir. Enfin, Rome était pour moi l'Italie, parce que je ne vois l'Italie que dans la réunion de ses membres épars, et que Rome est pour moi le seul et unique symbole de l'unité italienne ». Giuseppe Mazzini est tout aussi lyrique : « Rome était le rêve de mes jeunes années. [...] et j'y entrai le soir, à pied, au début de mars (1848), frémissant et quasiment en adoration. Pour moi, Rome était le temple de l'humanité ; [...] franchissant la porte du Peuple, je tressaillis d'une secousse quasiment électrique, du jaillissement d'une vie nouvelle ». Pour bien de ces patriotes favorables au mouvement du *Risorgimento*, l'Antiquité devient une référence. « Frères d'Italie, L'Italie s'est réveillée. Du casque de Scipion,

Elle s'est couverte la tête » écrit Goffredo Mameli, auteur du poème patriotique *Fratelli d'Italia*, écrit à l'automne 1847, devenu l'hymne national italien en 1946.

L'unité italienne et la proclamation du royaume d'Italie en 1861, le rattachement de Rome en 1870 et sa proclamation comme capitale n'éteignent pas les ardeurs que suscite le passé antique de la péninsule. *L'Italietta*, la petite Italie, déçoit ceux qui en ont peut être trop espéré tel Giosuè Carducci que nous décrit Benedetto Croce dans son *Histoire de l'Italie contemporaine*. « Il se rendait à Rome, de temps à autre ; il se réfugiait dans la contemplation des monuments de l'*Urbs*, honnissant le spectacle de la vie politique et des querelles qu'il entendait autour de lui dans la capitale ». Mais l'Antiquité reste un grand enjeu pour le nouvel État, surtout à un moment où l'Église participe au renouveau de l'archéologie chrétienne qui trouve son mentor en la personne de Giovanni Battista De Rossi. Le jeune État et la vieille dynastie piémontaise craignent d'apparaître comme des intrus dans la ville des Césars et des papes. Il n'est pas innocent que la monarchie libérale décide de déposer la dépouille de Victor-Emmanuel II dans le Panthéon, faisant ainsi du temple d'Agrippa, reconstruit par Hadrien, un Saint-Denis italien. Les fouilles se multiplient dans la péninsule, particulièrement sur le forum romain que visite Émile Zola en 1894 : « Toute la journée passée dans les ruines, une indigestion de ruines, de quoi évoquer la grandeur romaine. Le matin, d'abord au Forum. Les colonnes qui restent du temple de Vespasien, un grand effet d'élégance et de puissance, dans l'air bleu. La basilique Julia, rien qu'une indication, mais très nette, à terre. La petitesse du Forum, qui surprend toujours, lorsqu'on la compare à certains monuments, le Colisée, les thermes de Caracalla. Il semble que la vie romaine se soit parfois resserrée dans de très petits espaces et tantôt étalée dans des espaces considérables ». C'est également le cas de Pompéi où l'essayiste Minnie Bourget ressent une vive émotion lors de sa visite de 1901 :

Avant tout autre sentiment, c'est celui de cette humanité si semblable à la nôtre qui étreint le cœur et si le gardien qui nous menait a eu bien des mots vulgaires et inutiles en nous guidant, je les lui pardonne à cause de tous les rêves qu'a évoqués devant mon regard intérieur une de ses phrases : *Non c'è niente di nuovo*, il n'y a rien de nouveau.

Les pouvoirs publics italiens dotent le pays d'institutions susceptibles de concurrencer l'Allemagne et la France, ainsi l'École italienne d'archéologie en 1875. La découverte du *Lapis Niger* en 1899 par Giacomo Boni provoque des polémiques entre Allemands, représentant l'école hypercritique des textes anciens et les Italiens, tenant de la thèse de Tite-Live sur le moment de fondation de Rome. L'Antiquité est désormais un objet de débats nationaux entre puissances européennes. Il ne faut dès lors pas s'étonner que les défenseurs de l'expansion coloniale italienne s'appuient sur l'héritage romain. Les soldats italiens tués à Dogali, au nord de l'Éthiopie, en 1889 ne sont-ils pas les nouveaux Fabii tués en combattant les Étrusques en 477 av. J.-C. ? Au moment du cinquantenaire de l'unité italienne, le poète Giovanni Pascoli s'écrit avec lyrisme : « La grande prolétaire s'est mise en marche », thématique également chère à Enrico Corradini et

Giovanni Papini, ce dernier trouvant dans l'Antiquité païenne des éléments pour attaquer le christianisme auquel il se convertit en 1920. Les maux mêmes de l'Italie ne sont jamais guère éloignés du passé antique. L'essai de Giuseppe Salvioli, professeur de droit à l'université de Palerme, intitulé *Le Latifundium sicilien et son mode d'exploitation* et publié en 1895, dénonce le système d'exploitation agraire inchangé depuis l'époque romaine. Inversement, le *Manifeste du futurisme*, publié en 1909 par le poète Filippo Marinetti se place d'emblée en rupture vis-à-vis de la tradition antique. La culture classique lui apparaît comme le soutien vieillot d'un pouvoir bourgeois aux musées poussiéreux et à l'enseignement universitaire dominé par une gérontocratie de podagres.

Les arts sont également au cœur de ce rapport entre passé et présent, y compris en dehors de la stricte Antiquité gréco-romaine à l'image de la *Juditha triumphans*, oratorio composé par Vivaldi en 1716 ou du Nabucco de Verdi qui va progressivement représenter l'opéra patriotique par excellence sans d'ailleurs que son auteur en ait eu pleinement conscience en l'écrivant (n'a-t-il pas dédicacé Nabucco « à Son Altesse impériale, la sérénissime archiduchesse Adélaïde d'Autriche », fille de l'Archiduc Rainier, vice-roi du royaume lombardo-vénitien et protecteur de *La Scala* ?), ni en le présentant pour la première fois à *La Scala* de Milan le 9 mars 1842 (la première manifestation patriotique lors d'une représentation de *Nabucco* a lieu à Bologne le 13 août 1846). Les hommes de lettres ne sont pas en reste avec l'héritage antique de Giacomo Leopardi chez qui l'admiration pour l'Antiquité participe au mépris pour ses contemporains à Giovanni Pascoli, influencé par Virgile et titulaire de la chaire de littérature latine à Messine de 1898 à 1903. Même le tout jeune cinéma italien est sensible à l'Antiquité à l'image de Giovanni Pastrone, réalisateur de *Jules César* en 1909, de *La Chute de Troie* en 1911 et de *Cabiria* en 1914.

La victoire du camp interventionniste en mai 1915 et la décision de faire entrer l'Italie dans le premier conflit mondial est un moment-clé de l'histoire contemporaine italienne. Victorieux mais épuisé, le pays ne résiste pas aux crises de l'après-guerre, se donnant au fascisme à la suite de la marche sur Rome d'octobre 1922. Si le régime fasciste hérite d'une tradition de l'Antiquité issue de l'Italie de la monarchie libérale, il fait de l'Antiquité romaine une référence très importante en matière politique, urbanistique, historiographique et culturelle. Plusieurs problématiques sont abordées. Tout d'abord, le discours et les commémorations « romanisantes » du régime fasciste qui font de la Rome antique une référence importante de la conception fasciste de l'histoire et du pouvoir. Par les inaugurations de la *via dell'Impero* en 1932, de la *piazza Augusto Imperatore* en 1938, par la célébration du bimillénaire d'Auguste en 1937-1938, le régime veut imprimer sa marque dans la topographie romaine en créant des lieux de liturgie politique et dans l'esprit des Italiens - que l'on songe aux livres pour enfants - comme des étrangers en en faisant le principal héritier de la Rome impériale que Federico Fellini a, tout à la fois, montré et moqué dans *Fellini Roma*. Ensuite, l'attitude des élites intellectuelles italiennes vis-à-vis de l'héritage antique et donc du pouvoir mussolinien. Comment les historiens de

l'Antiquité, les archéologues abordent leurs domaines au regard des positions du régime vis-à-vis de la Rome antique (désaccords ? collaboration ? neutralité ?). Des cas individuels peuvent être observés de Gaetano De Sanctis, qui refuse la prestation de serment des universitaires de 1931, à Ettore Pais, antiquisant proche du régime, des archéologues Antonio Muñoz et Corrado Ricci à Ranuccio Bianchi Bandinelli, future figure intellectuelle de proue du Parti communiste italien d'après-guerre et qui sert de guide à Hitler et Mussolini lors de la visite du Führer en Italie en mai 1938. Bianchi Bandinelli nous laisse, dans son Journal, un témoignage cocasse des « débats historiques » entre les deux dictateurs. D'autre part, l'Antiquité a-t-elle trouvé sa place dans les milieux littéraires et artistiques ? Le futurisme, qui s'est en partie reconnu dans l'avènement du fascisme au pouvoir, a-t-il continué à rejeter la culture antique comme symbole d'une culture classique honnie ? L'ambiance romanisante du moment a-t-elle influencé la production littéraire et théâtrale ? Le cinéma, « l'arme le plus forte » selon la formule de Mussolini, apparaît peu producteur de films consacrés à la Rome Antique mais *Scipion l'Africain* de Carmine Gallone en 1937 est, au contraire, une œuvre imprégnée des préoccupations contemporaines du pouvoir fasciste. En somme, dans le miroir de l'Antiquité, ce sont les évolutions historiques et culturelles de l'Italie qui se reflètent dans toute leur diversité et complexité.

Philippe Foro (université Toulouse - Jean Jaurès)